

1

Aucune rencontre
n'arrive par hasard.

KAY POLLACK

Une plage déserte, quelque part près de Deauville, par un matin pluvieux de juillet. Perdus dans l'immensité du rivage, un homme et son chien se promenaient, voilés par la brume, la mer couleur plomb et agitée au loin. Sans parapluie, les mains enfoncées dans les poches de son manteau, l'homme semblait absorbé dans ses pensées tandis que son chien, un braque, allait et venait autour de lui au milieu des cris stridents des goélands.

Je les observais depuis la route qui bordait la plage.

— Tu les vois, ces deux-là ?

Ingrid, qui était derrière le volant, ralentit.

— Oui, je les vois.

Soudain, mon cœur se serra devant cette image solitaire – l'épaisse couche nuageuse, la plage battue par les vagues maussades, l'homme sous la bruine, tête basse, les allers-retours de son chien.

— Attends. Je m'arrête, proposa Ingrid.

Je baissai la vitre et aussitôt l'humidité et la fragrance salée des embruns se déversèrent dans l'habitacle. Les oreilles de Marian frémirent. Pelotonnée sur mes genoux, elle cessa de ronronner et releva brusquement la tête. Elle me dévisagea avec de grands yeux écarquillés, comme pour

me conseiller d'être prudente. Du moins est-ce l'impression qu'elle me donna.

Je reportai mon attention sur la plage : être prudente ?

— Ils me font un drôle d'effet, ces deux-là. À toi aussi ? demanda Ingrid en se garant sur le bas-côté.

— Oui.

C'était tout à fait ça : un drôle d'effet. Une puissante émotion même, comme si quelqu'un s'apprêtait à sortir de ma vie et que j'avais conscience de le voir pour la dernière fois. La toute dernière fois. Bizarre d'éprouver un tel sentiment d'abandon, « d'adieu pour toujours », en observant de loin une personne qu'on ne connaît pas, un parfait inconnu dont on ne saura jamais rien, pas même le nom de son chien.

— Je ne comprends pas pourquoi ils m'intriguent à ce point... dit Ingrid.

Elle parlait à voix basse, même si les deux intéressés étaient trop loin pour nous entendre. Le caractère solennel de la scène peut-être ? Allez savoir.

— Ils ont l'air si seuls, avec le poids du ciel sur les épaules, et puis la mer et toute cette pluie... Oui, ils ont l'air seuls, lui et son chien.

Comme si cette vision invitait à des confidences plus profondes, Ingrid, qui en général restait superficielle, préférant parler des hommes, de recettes de cuisine ou de crème anticellulite, s'épancha longuement sur l'angoisse générée par la solitude. Et elle en savait quelque chose, de la solitude, affirma-t-elle, elle dont la mère aurait mérité un prix Nobel en la matière, elle qui s'était si souvent sentie seule étant enfant.

— Je ne te l'ai jamais dit, mais ma mère pouvait rester des heures sans m'adresser le moindre mot. Et gare si je m'avisais d'ouvrir la bouche...

Elle me raconta aussi que lorsque sa mère tirait le tarot pour ses clientes – de vieilles cocottes abîmées par la vie qui rêvaient encore de rencontrer le prince charmant ou de

gagner au Loto, elle l'obligeait à rester assise en silence dans un coin de la pièce. Plus tard, à l'adolescence, il lui était souvent arrivé de passer toute la nuit à attendre, sur l'escalier du perron, devant leur petit carré de gazon pelé, et jusqu'à l'aube parfois, que sa mère rentre de ce qu'elle appelait « ses activités nocturnes ».

— J'avais peur de me retrouver enfermée dans la maison toute seule, et dehors il pleuvait souvent, exactement comme maintenant sur ce pauvre monsieur là-bas, tout seul sur la plage avec son chien.

Elle aurait pu continuer à me parler de solitude pendant des jours, m'assura-t-elle. Au lieu de quoi elle poussa un soupir si profond qu'il sembla monter de ses pieds et lui traverser tout le corps.

— Toi, tu ne sais pas, Eva, ce que c'est de se sentir seule, conclut-elle en posant sur ma nuque sa main froide, une main d'enfant abandonné. Mais moi, je le sais. Et pas qu'un peu...

— Pauvre petite, que vas-tu devenir ? raillai-je sans acrimonie.

Cela dit, lui énumérer mes expériences personnelles avec la solitude n'avait aucun intérêt.

Elle émit un petit rire pincé.

— Tu te moques de moi ?

— Possible. Un tout petit peu.

— C'est parce que je suis mariée, c'est ça ?

— Pas seulement. Ou peut-être que si, ajoutai-je avec un sourire taquin.

— Mais quel est le rapport ? gloussa-t-elle. Quel est le rapport entre les hommes et la solitude ?

Je désignai l'homme et son chien par la fenêtre.

— Celui-là, en tout cas, il en a un, de rapport. Regarde, on dirait qu'ils sont en train de s'évaporer...

Les deux silhouettes se résumaient désormais à deux traits de crayon noir sur la plage claire.

— Eh ! Non !

Ingrid démarra aussitôt et alla se garer un peu plus loin.

— Voilà, ils sont de nouveau devant nous. Je n'ai pas envie de les perdre. En plus, il ne pleut plus.

Elle appuya sur le bouton pour baisser ma vitre complètement.

— Ils me fascinent, je pourrais les observer comme ça pendant des heures.

— Doit-on se dépêcher d'arriver à Deauville ?

Elle sortit son paquet de bonbons et me le tendit.

— Je ne pense pas. Non, on n'est pas pressées.

Pourquoi Ingrid et moi avions-nous entrepris ce voyage à Deauville ? Difficile à expliquer. Nous avons de bonnes raisons, limpides, évidentes, dignes d'honnêtes jeunes femmes, comme « retrouver son mari après un mois et onze jours de séparation », ça, c'était pour Ingrid. Quant à moi, j'avais appris que le rendez-vous prévu avec mon éditeur était remis à une date ultérieure, ce qui me laissait un mois et demi de liberté inespérée et tout le loisir de partir à l'aventure avec Ingrid qui détestait voyager seule.

Cependant, nous avons toutes les deux d'autres raisons, certes solides, mais tout sauf limpides et évidentes. Ingrid n'avait pas pris la peine de m'expliquer les siennes, mais je la connaissais assez pour en deviner la nature, ce qui m'inquiétait un peu, d'ailleurs. De mon côté, lorsqu'Ingrid m'avait suppliée de l'accompagner, je n'avais pas hésité une seconde : c'était une occasion inespérée d'échapper au guêpier dans lequel je m'étais fourrée, à cause entre autres de ma chatte, Marian, dont je ne me séparais jamais. Pour me tirer de ce guêpier, il aurait fallu que je me confonde en justifications pénibles, plutôt gênantes, auxquelles personne n'aurait cru de toute façon. Mieux valait couper court et tirer ma révérence.

Assises dans la voiture, vitres baissées, nous continuâmes à observer en silence cet homme et son chien, dans le souffle puissant des vagues qui s'écrasaient en contrebas. Et le cri des goélands.

Il s'était arrêté face à la mer, et le chien vint s'asseoir à côté de lui. Ils nous tournaient le dos.

— Que fait-il ? Il va se jeter à l'eau ? s'inquiéta Ingrid dans un murmure.

— Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Va savoir. Si ça se trouve, il est désespéré. Peut-être qu'il rumine ses problèmes, qu'il n'en peut plus.

— Ou alors il adore la mer, avoir la plage pour lui seul, ce genre de paysage avec ces couleurs et peut-être même qu'il aime la pluie. Qu'est-ce que tu en sais ?

— Et toi ?

— Moi, je crois qu'il a l'habitude de venir se promener ici.

— Même par ce temps ? Même quand il n'y a personne à des kilomètres à la ronde, à part son chien ?

— Se promener seul dans la nature, je trouve ça super...

— Non, non, il faut avoir le bourdon pour errer tout seul, un jour comme celui-ci, affirma Ingrid. Tu peux me croire, ce type a des problèmes, et j'aimerais bien savoir lesquels.

— Va donc le lui demander.

— Vas-y toi-même !

Elle éclata de rire, mais nous ne bougeâmes ni l'une ni l'autre. Marian, en revanche, décida de bondir par la fenêtre. Sans crier gare. Et elle détala comme une flèche en direction de la plage.

Aussitôt, nous descendîmes de la voiture.

— Marian, Marian !

Sans m'accorder la moindre attention, elle continua à foncer sur le sable mouillé, la queue au vent. C'était la première fois qu'elle se sauvait comme ça. Non, la deuxième en réalité.

— Marian !

Nous nous élançâmes à sa poursuite.

Le chien se tourna. Son maître l'imita. Le chien vers Marian. Le maître vers nous. Hélas, on ne rattrape pas un chat en lui courant après. C'est impossible. Tout à coup, Marian fit un bond sur le côté et se coucha à quelques mètres du braque.

Le chien la rejoignit en un clin d'œil, mais à peine eut-il approché la truffe pour la renifler – en agitant la queue, tout heureux – que Marian lui assena un coup de patte.

— Marian ! m'écriai-je, indignée.

Je me penchai pour l'attraper, mais elle me fila entre les doigts et reprit sa course, suivie par le chien qui se mit à aboyer. Ils se pourchassèrent sur la plage en dessinant un grand cercle. Marian avait à peine plus d'un mètre d'avantage sur le braque qui jappait comme s'il traquait un lièvre.

— Marian... mais arrête-toi, bon sang !

— C'est qu'elle va vite, cette petite Marian, hein ? Jamais je n'aurais cru ça... nota Ingrid.

Je me tournai vers l'homme qui s'approchait justement.

— Rappelez votre chien, s'il vous plaît. Rappelez-le.

J'imaginai déjà le cadavre déchiqueté de Marian sur le sable.

— Arrêtez-le !

Il sourit.

— Vous ne voyez pas qu'ils sont en train de jouer ?

Sans cesser de sourire, il sortit les mains des poches pour mimer le poursuivant et la poursuivie.

— Ils s'éclatent !

— Qu'en savez-vous ? demandai-je, pas rassurée pour un sou.

— Je connais mon chien.

— Mais oui, Eva, ils sont en train de s'amuser, tu ne vois pas ? roucoula Ingrid d'un ton enjoué.

Quoi ? Elle prenait d'emblée le parti de l'inconnu ? Non, mais franchement !

Soudain, Marian roula sur le sol et resta allongée sur le dos, les pattes en l'air. Le chien fondit sur elle.

— Marian !

L'homme me retint par le bras.

— Laissez-les tranquilles, enfin. Vous êtes beaucoup trop angoissée, faites-leur confiance.

Je tentai de me libérer. Je ne supporte pas qu'on mette la main sur moi comme ça.

— Votre chien va la tuer ! hurlai-je d'une voix suraiguë.

Mais non. Ils jouaient bel et bien. Marian attrapa le museau du chien entre ses pattes, sans sortir les griffes, se laissa pousser sur le côté, se tortilla sur le sable en agitant ses pattes de velours dans le vide. Ensuite, elle se roula en boule tandis que le braque, langue pendante, se couchait à côté d'elle, haletant. Marian s'approcha de lui et se mit à lui lécher le museau.

— Regarde ! Trop mignon ! s'écria Ingrid en sortant son téléphone. Il faut que je les prenne en photo.

Lorsque je récupérai enfin Marian, la pluie recommençait à tomber. Contre moi, Marian ronronnait.

— On devrait trinquer pour l'occasion, qu'en dites-vous ? suggéra Ingrid en pouffant.

Plus la moindre crispation dans le rire d'Ingrid, il était même mielleux à souhait, bien sonore et tout en rondeurs. Elle échangea un regard avec l'homme qui sourit.

— Mais oui ! Ça mérite un bon verre. Tout est bien qui finit bien, pas vrai ?

Il se tourna pour me sourire à moi aussi. Il n'avait pas du tout l'air de broyer du noir, au contraire.

Le vent se leva et la morsure du froid s'accentua.

Dans la brasserie où nous trouvâmes refuge, le poêle était même allumé. Nous prîmes place sur des bancs, autour d'une table en bois constellée de brûlures de cigarettes, Ingrid et moi d'un côté, l'homme en face de nous. La pluie avait redoublé de violence et s'écrasait sur les vitres tandis qu'au loin, la mer se déchaînait.

On nous servit du café, une omelette au jambon, du vin, de la saucisse grillée et des pommes de terre. Nous trinquâmes avec le café, puis avec le vin et il s'en fallut de peu pour que nous trinquions aussi avec l'omelette et les saucisses afin de célébrer notre rencontre et la nouvelle amitié de Marian et

du braque. Ce dernier était couché sous la table. Allongée sur mes genoux, Marian laissait pendre une patte et donnait de petits coups de coussinets affectueux sur le museau du chien chaque fois qu'il relevait la tête pour la renifler.

— Je parie que vous avez un chat aussi ! lança Ingrid, enjouée.

— Non, je n'en ai plus.

Malgré son sourire indulgent, l'homme n'avait pas l'air du genre à parler animaux de compagnie pendant des heures.

— « Plus » ?

— C'était un chartreux. Vous voyez ce que c'est ? Ils ont ce pelage bleu gris...

Il ne nous donna pas de précisions sur ce qui était arrivé à son chartreux.

— Bien sûr ! Il y en avait un à la ferme de mon père. Il était très attaché à mon père, et à lui uniquement.

— Ils ont un très bon caractère.

Finalement, l'homme se prêtait volontiers à la conversation – oui, je le tenais à l'œil et il me faisait bonne impression. Cela dit, de quoi d'autre aurions-nous pu parler ? Nous venions à peine de nous rencontrer.

— Les chartreux sont loyaux et affectueux. Ils considèrent la personne à laquelle ils s'attachent comme leur maître et sont très fidèles, un peu comme les chiens.

— Dites-moi si je me trompe, mais le chartreux, c'est une race française, non ?

Ingrid était très tenace quand elle s'y mettait.

— C'est une espèce nationale, ici, confirma l'homme avec condescendance. Une sorte de symbole. Si vous y tenez tant, je peux continuer à en parler, déclara-t-il avec, cette fois, une pointe d'ironie dans la voix. Je pourrais m'étendre sur les origines du chartreux qui remontent jusqu'en Turquie ou en Iran... C'est une race très ancienne qui possède une sagesse tout asiatique. À l'époque, les croisés traversaient la mer et en faisaient voir de toutes les couleurs aux peuples qu'ils

rencontraient. Vous n'êtes pas sans savoir qu'ils pillaient tout sur leur passage. Au moment de retourner en France, ils ont cru bon d'emmenner ces étranges chats bleus qui avaient une réputation de chasseurs de souris impitoyables. Or, en France, ce n'étaient pas les souris qui manquaient.

— Passionnant... soupira Ingrid, comme une petite fille écoutant une belle histoire.

— Ça dépend du point de vue, répliqua l'homme.

Il but, puis reprit :

— À leur retour de croisade, les guerriers héroïques étaient obligés de séjourner dans des monastères de l'ordre des chartreux pour se purifier des massacres commis à Constantinople et en Palestine. Ils priaient, dormaient, mangeaient, bref ils restaient là à se tourner les pouces, logés, nourris, blanchis et vénérés... Pour remercier les moines chartreux de leur hospitalité, les croisés leur ont offert les chats qu'ils avaient ramenés de leurs voyages, car il faut savoir que les abbayes étaient littéralement infestées de souris. Après ça, les moines ont entretenu ces chats sur plusieurs générations et, au fil des siècles, ils sont devenus les chats des chartreux. Voilà pourquoi ils s'appellent comme ça.

Il leva son verre en souriant.

— Et sur ces bonnes paroles, je clos le sujet des chartreux.

Nous portâmes de nouveau un toast. Je laissai mon esprit s'attarder un peu sur cette histoire, celle des chartreux, loin de me douter de l'importance que prendrait bientôt ce récit pour moi.

— C'est de Marian que nous devrions parler maintenant, déclara Ingrid en reposant son verre.

— Très juste ! renchérit notre interlocuteur.

Il darda sur moi un regard pénétrant, pas désagréable, mais un peu trop curieux. Que me voulait-il ?

— Dites-moi tout sur votre chat.

Ce n'est pas moi, mais Ingrid qui, euphorique, se mit à raconter ma relation particulière avec Marian, comment je

l'avais sauvée de la noyade, plusieurs années auparavant, alors qu'elle n'était encore qu'un chaton et alors qu'un individu malintentionné l'avait jetée dans la Tamise. À partir de ce moment-là, lui expliqua-t-elle, j'avais considéré cette petite chatte comme une sorte d'esprit protecteur – « un truc magique ». Ingrid parlait, riait, se gavait de saucisses.

— Un truc magique qui veille sur elle. Et je la comprends. C'est vrai, les chats ont quelque chose de magique, j'en suis convaincue... Et donc, ces deux-là ne se séparent jamais, mais vraiment jamais. Hein ?

Elle se tourna un court instant vers moi, puis reporta de nouveau toute son attention sur l'homme.

— Vous savez, poursuivit-elle comme si c'était exceptionnel, Eva va partout avec Marian, même en voyage ! Elle le prend dans ses bras et hop ! Pas de cage ni de panier ni rien... Et le chat est tout content. On dit souvent qu'ils ont besoin d'une maison, d'un territoire fixe et qu'ils détestent le changement. C'est faux...

Plus moyen d'arrêter Ingrid. J'aurais donné cher pour qu'elle se taise. Pourtant, l'homme ne semblait pas du tout agacé, il semblait même l'écouter avec beaucoup d'intérêt.

— Marian est une aventurière, comme Eva. Un chat itinérant, qui la suit comme son ombre... ou mieux : comme son ange gardien à quatre pattes.

Elle s'essuya la bouche avec une serviette en papier, puis leva son verre vers moi.

— En fait, c'est bien simple, je n'arrive pas à t'imaginer sans Marian !

— Dieu nous en préserve ! lança l'homme.

Se moquait-il de moi ? Sans doute faisait-il partie de ces gens qui me prennent pour une névrosée parce que je vis collée à mon chat. Mais non, pas la moindre trace d'ironie dans son sourire franc, ouvert, ni dans son regard que je croisai de nouveau brièvement. Il me considérait d'un air normal,

aimable, très à l'aise, bien dans ses baskets et curieux du monde qui l'entoure.

Nous trinquâmes une fois de plus, faisant tinter nos verres.

Puis Ingrid tourna vers l'homme son petit visage pétillant d'intelligence et débordant d'enthousiasme, encadré de boucles désordonnées encore humides.

— On dirait une bande de vieux amis qui se retrouvent, non ? fit-elle remarquer. Nous trois, Marian et votre chien.

— Il s'appelle Pascal.

Entendant son nom, le braque poussa un jappement et remua sous la table.

— Pascal, comme le philosophe ? se rengorgea Ingrid.

Elle n'arrêtait pas de me jeter des coups d'œil appuyés, comme pour dire « Quelle aventure incroyable, hein ? »

— Pascal, confirma l'homme.

Une main sur le cœur, Ingrid se mit à déclamer avec grandiloquence :

— *Le cœur a ses raisons que la raison ignore. C'est une citation de Pascal, ça, non ?*

— *Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertain et flottant entre l'ignorance et la connaissance : et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle et échappe à nos prises ; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle,* récita l'homme, cette fois très sarcastique. Il disait ça aussi, Pascal, ne l'oublions pas.

— Mais non ! protesta Ingrid. On ne flotte pas entre l'ignorance et la connaissance, et notre objet ne peut pas nous échapper...

L'homme se leva.

— Mais que faites-vous ? s'écria Ingrid. Vous vous dérobez, vous fuyez d'une fuite éternelle ?

Sa contrariété était si évidente que j'étais presque gênée.

— Sûrement pas, répliqua l'homme, amusé. Je dois sortir le chien. Je reviens tout de suite. D'ici là, tâchez de survivre sans moi.

Par la fenêtre, nous le vîmes faire quelques pas, les mains dans les poches, sans se soucier de la pluie, tandis que son chien se dégourdisait les pattes en reniflant de-ci de-là.

— Tu en penses quoi ? demanda Ingrid dans un soupir rêveur.

Je lui donnai un coup de coude.

— Arrête ! On dirait que tu viens de rencontrer l'homme idéal pour la vingt millième fois.

— Quel âge a-t-il, à ton avis ? Une dizaine d'années de plus que nous ? insista-t-elle, comme si je n'avais rien dit.

— Sûrement. Autour de trente-cinq, trente-huit ans...

Je glissai un petit morceau de jambon à Marian qui n'avait pas bougé de mes genoux.

— ... trop vieux, je préfère le préciser avant que tu te fasses des idées.

— N'importe quoi... Ce n'est pas un vieux croûton, tout de même, protesta-t-elle, toujours avec cet air rêveur.

— En tout cas, je ne te vois pas avec un type de dix ans ton aîné.

— Ton George avait huit ans de plus que toi, si je me souviens bien ?

— Laisse tomber, rétorquai-je sèchement. Et ce n'est pas « mon » George.

— Oui, mais tu...

— Un vrai désastre, l'interrompis-je d'un ton brusque. Alors, avec un mec de dix ans de plus, je n'ose même pas imaginer. Il paraît qu'à cet âge-là, les hommes ont déjà une mentalité de...

Je laissai ma phrase en suspens. L'homme venait de rentrer. Il reprit sa place, face à nous.

— Alors, quel est le verdict ? demanda-t-il, goguenard.

— Nous parlions de Pascal, de votre chien, répondis-je.

Mes lèvres se mirent à trembler, mais ce n'était pas le moment d'avoir un fou rire.

— Ce n'est pas vrai, grommela Ingrid. Nous étions en train de parler de toi... enfin de vous... Au fait, on pourrait se tutoyer, non ?

— Je m'appelle Pierre, enchanté.

Sans nous interroger sur ce que nous avions d'intéressant à dire sur lui, il nous tendit la main pour se présenter, d'abord à Ingrid, puis à moi. Une grande main robuste, chaude, enveloppante. Un contact intense et agréable sur ma peau qui ouvrit une brèche dans ma méfiance habituelle. Un homme qui serrait la main comme ça ne pouvait pas être n'importe qui.

— Et maintenant, raconte-nous ce que tu fais dans la vie, minauda Ingrid.

— Je suis luthier.

Ingrid ouvrit de grands yeux pleins d'admiration.

— Tu joues du luth ? Et tu te produis en concert ?

Mais non, crétine, songeai-je, même si je m'abstins de tout commentaire à voix haute. Pourtant, j'étais vexée qu'elle m'ait fait passer pour une menteuse un peu plus tôt, comme si c'était pathologique chez moi, mais je ne voulais pas l'humilier en public. Je laissai donc à Pierre le soin de lui expliquer que le luthier n'était pas un joueur de luth, mais la personne qui fabrique les instruments de musique à cordes pincées, c'est-à-dire les violons, les altos, les violoncelles, mais aussi les mandolines, les guitares, etc. Sans oublier les archets. Il lui raconta que c'était une profession très ancienne qui remontait au Moyen-Âge, et ainsi de suite.

Sur les traits d'Ingrid, l'admiration céda bientôt la place au ravissement. Le menton posé dans sa paume, elle décocha à Pierre l'une de ses célèbres œillades. J'ignore si cette manie de faire les yeux doux aux hommes était une qualité ou un défaut chez Ingrid, mais cela avait toujours son petit effet : elle les dévorait du regard, les lèvres entrouvertes, comme si elle se trouvait tout à coup face à l'éblouissant souverain d'un royaume opulent, ou à un héros exceptionnel

capable de tout surmonter, jusqu'à la mort. Toutefois, celle qui obtenait le plus de succès était l'œillade coquine jetée par en dessous, qu'elle accompagnait d'un sourire gracile de vierge effarouchée tombant nez à nez avec le dieu de l'érotisme en personne. Elle avait aussi un troisième type d'œillade à son arc, qu'elle réservait à un public très restreint, qu'elle appelait « les durs à cuire ». Elle s'amusa beaucoup à me décrire les trois types d'œillades de son répertoire. « Tu les fixes du regard, comme ça et c'est tout ? » lui demandais-je. Ce à quoi elle me répondait : « Voilà, et les mecs ont réellement l'impression d'être un souverain, un héros ou un dieu, et à partir de là, c'est dans la poche, ils ne me lâchent plus. » Avec les autres, affirmait-elle, les hommes avaient l'impression d'être des moins que rien, mais pas avec elle.

Pour l'heure, il me sembla reconnaître l'œillade numéro un. J'observai Pierre, curieuse de découvrir sa réaction. Il considérait Ingrid avec un demi-sourire, mais lorsqu'elle lui décocha son coup d'œil spécial, rien ne changea dans son expression, pas d'air de souverain ni rien. Ce fut même avec une certaine distance, pour ne pas dire une certaine dérision, qu'il empoigna la bouteille et remplit le verre d'Ingrid et le mien.

— Je suis marié et j'aime ma femme, nous informa-t-il d'une voix détachée. J'ai aussi un enfant, un super petit bonhomme de dix ans.

Et là, l'œillade d'Ingrid s'écrasa sur la table et s'évapora.

— Ma femme est anglaise, elle travaille dans le vin, elle est très douée. Nous étions encore ados quand nous nous sommes rencontrés.

— Oh ! c'est beau... bredouilla Ingrid en rougissant.

J'étais désolée pour elle.

— Et maintenant, trinquons à Marian ! lança Pierre en levant son verre en direction d'Ingrid. C'est grâce à elle que nos chemins se sont croisés.

Non content d'avoir démasqué son petit jeu, il remuait le couteau dans la plaie.

— C'est vrai, sans Marian, je n'aurais jamais fait votre connaissance, insista-t-il.

— J'ai bu assez, merci, répondit Ingrid en se levant, l'air contrit. Je reviens tout de suite.

Elle se dirigea vers une porte, au fond de la salle, sur laquelle une inscription noire entourée d'un feston de fleurs bleues indiquait TOILETTES.

Le silence s'installa entre Pierre et moi. J'étais mal à l'aise. L'atmosphère cordiale et légère s'était étiolée. Je caressais Marian en contemplant la mer derrière les vitres striées par la pluie. J'aurais donné cher pour être ailleurs.

— Vous êtes sœurs ? m'interrogea Pierre.

Je me tournai vers lui. Il m'observait comme si rien ne s'était passé. Et cette pauvre Ingrid qui devait être en train de sangloter dans les toilettes.

— Non, vous n'êtes pas sœurs, décréta-t-il. Vous ne vous ressemblez pas du tout.

— C'est vrai, on ne se ressemble pas, répondis-je d'un ton sec. Nous sommes amies. Depuis toujours.

La sympathie que j'avais éprouvée pour lui au début s'était envolée. Sa façon de jouer avec Ingrid m'avait refroidie. Au fond, quel mal y avait-il à faire un peu de charme à un homme ? Je ne pus tenir ma langue :

— En tout cas, on peut dire que vous êtes sans concession.

— Ça dépend, répondit-il, très sérieux. Je préfère mettre les choses au clair tout de suite. Vous êtes en voyage ? Où allez-vous ? demanda-t-il ensuite avec insouciance.

— Pas à la chasse aux hommes, ça, c'est sûr, rétorquai-je. Je le regrettai aussitôt.

— Enfin, soit, nous allons à Deauville, m'empressai-je d'ajouter.

Le silence retomba.

— Allons, ne m'en veuillez pas, déclara soudain Pierre avec douceur. Je n'ai fait que me défendre. Votre amie se croit très efficace.

— Efficace... Mais enfin, c'est ridicule ! C'est un petit jeu, rien de plus. Et je trouve qu'il y a beaucoup d'innocence dans sa façon d'aborder un homme qui lui plaît. Elle n'est jamais pénible, jamais vulgaire.

— Je n'ai rien dit de tel, mais si vous permettez, je suis assez grand pour reconnaître une femme qui considère les hommes comme des proies faciles. Et je ne supporte pas ça.

— Oh là là, tout de suite les grands mots... fis-je, piquée au vif. Par pitié, ne soyez pas aussi conventionnel.

J'avais envie de l'atteindre et, avec ce « conventionnel », je frappai dans le mille. Je le vis pincer les lèvres d'amertume.

À mon tour de remuer le couteau dans la plaie :

— C'est vrai, c'est d'un conventionnel de juger Ingrid comme ça... Conventionnel et moralisateur.

Je ne lui pardonnais pas ses préjugés.

— Je rêve ou nous sommes en train de nous disputer ? lança-t-il, s'efforçant visiblement de garder son sang-froid.

Je haussai les épaules avec mépris.

— Me disputer avec vous ? Vous plaisantez, j'espère...

Puis je vis Ingrid sortir des toilettes. Elle avait pleuré, c'était évident, mais elle avait mis du rouge à lèvres et affichait un petit air impertinent.

— Il pleut encore, on dirait, non ? lança-t-elle en regagnant sa place.

Elle sortit son téléphone et se mit à pianoter à toute vitesse sur les touches, concentrée.

Le silence retomba une fois de plus. Je n'avais plus qu'une envie : partir.

Entre-temps, la brasserie s'était remplie, d'hommes exclusivement. Des cirés de toutes les couleurs, ruisselants, luisaient à la lueur des lampes, les verres se vidaient vite et les conversations allaient bon train. Il régnait dans la salle

un tintamarre pas possible. À part Ingrid et moi, les seules femmes présentes étaient les deux serveuses ; elles avaient plus ou moins le même âge que nous, mais étaient beaucoup plus costaudes, avec leurs mains épaisses et leurs gros bras rougeauds. Elles se lançaient des ordres et s'affairaient, jonglant habilement avec les bouteilles, les verres vides ou pleins, les assiettes et les tasses de café. À l'évidence, elles se fichaient de l'effet qu'elles produisaient sur les hommes. Pour elles, un homme, c'était un client avant tout, et un client, ça boit, ça mange et ça paie. Point. Du moins était-ce l'impression qu'elles me donnaient. L'une d'elles me repéra et me demanda en beuglant si nous désirions autre chose.

— Je vais prendre un café, déclara Ingrid sans lever le nez de son téléphone.

— Et vous, « madame » ? me demanda Pierre.

Lui aussi semblait pressé de partir, d'échapper au climat tendu qui s'était installé entre nous.

Sans desserrer les dents, je secouai la tête. Grand, la démarche élégante, il se dirigea vers le bar. Ingrid le suivit du regard, elle aussi.

— Il se la pète, hein ? chuchota-t-elle.

Pierre rejoignit notre table avec une tasse de café qu'il plaça devant Ingrid sans un mot. Elle ne le remercia pas. Il enfila son manteau et sortit une carte de visite.

— Juste au cas où... déclara-t-il en la posant sur la table.

Au cas où quoi ?

Puis il en sortit une autre.

— Et celle-ci, c'est celle de ma femme, au cas où vous douteriez de la véracité de mes propos.

— Mais quel problème allez-vous vous inventer là ? me moquai-je.

Sans me prêter attention, il remit la laisse à son chien.

— Je vais à Deauville aussi, peut-être nous recroiserons-nous là-bas.

— Excusez-moi, intervint Ingrid, mais à quoi pensiez-vous tout à l'heure, quand vous étiez tout seul sur la plage ? Nous vous observions depuis notre voiture... vous et votre chien.

— En voilà une question !

Il avait retrouvé le sourire, mais un sourire formel, froid. D'un signe de la main, il prit congé et s'éloigna. Avant de sortir, il se retourna une dernière fois.

— Mon petit doigt me dit que nous nous reverrons, affirmait-il en s'adressant à moi. J'en suis même sûr. On parie ?

Il n'avait pas parlé à voix haute, pourtant, malgré le vacarme qui régnait dans la brasserie, je l'avais entendu très distinctement. Cette fois, il s'en alla pour de bon.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? s'enquit Ingrid, maussade.

— Qu'on se reverra.

— Alors ça, il peut aller se faire voir.

Marian s'éveilla, approcha le museau de la table, moustaches dressées, et renifla. Je lui donnai les derniers petits morceaux de pain.

— Allons-nous-en d'ici, soupira Ingrid.

Elle se rendit au bar, pour revenir aussitôt.

— Il a tout payé !

Avant de quitter la table, je glissai dans mon sac les deux cartes de visite de Pierre.